

# L'intervention féministe en violence conjugale : entre résistance et aliénation

---

C'est d'un combat particulier dont nous allons parler dans cet article, celui de la lutte contre l'une des nombreuses manifestations des rapports inégaux qui demeurent entre les femmes et les hommes. La violence entre partenaires, comme nous la nommons, ou la violence conjugale, comme on l'appelle plus communément, occupe en effet une place importante dans les travaux de réflexion du CEFA asbl et ce, depuis de nombreuses années. Plus récemment mise en lumière par les analyses qui en ont été faites mais également par la création du Réseau pour l'Élimination des Violences entre partenaires, cofondé en 2003 par notre association, la problématique s'inscrit comme nous venons de le relever dans le champ des rapports de genre mais plus généralement dans celui des violences faites aux femmes, nombreuses ayant été celles qui ont croisé la route de notre association depuis sa création il y a cinquante ans.

La réflexion qui suit n'a pas pour objectif de relever des histoires singulières de femmes qui auraient, au travers des actions du CEFA, contribué à la libération de la parole autour des violences conjugales vécues dans l'ombre d'un foyer jusqu'il y a peu préservé de toute ingérence de l'État. Mais puisque les femmes

ont été au centre de divers combats pour leur émancipation et plus généralement pour un respect de leurs choix de vie, il est intéressant de se poser ici la question suivante : comment lit-on la problématique des violences conjugales ? Existe-t-il un consensus autour de sa définition ? Comment, nous en tant qu'intervenant.e.s et acteurs/trices de changement, mettons-nous en tension la question de l'émancipation des femmes et celle de la violence conjugale ? Notre réflexion prend appui sur un travail de collaboration avec des acteurs du terrain, ayant donné lieu à des recommandations politiques mais également à des actions plus concrètes ouvrant notamment le champ de la recherche dans le domaine. Les propos qui vont suivre n'ont pas de prétention scientifique mais se revendiquent porteurs des observations et questionnements actuels d'une association contemporaine des mouvements féministes par lesquels une pensée politique a pu prendre forme progressivement.

Ainsi, du regard porté sur les pratiques d'intervention qui existent sur le territoire francophone, nous constatons un éclatement. Alors que la Belgique s'offre en 2006 une définition officielle de la violence entre partenaires comme « manifestation des rapports de pouvoir et de domination dont sont encore majoritairement victimes les femmes », une bataille idéologique sourde mais efficace continue néanmoins à entraver la possibilité d'un travail intersectoriel de qualité qui puisse répondre à la question fondamentale des besoins de la victime.

Entre les partisans du refus d'adhérer à la définition qui entendent expliquer la violence exclusivement par des causes extérieures à la dynamique du couple et les défenseurs de la théorie qui s'enferment dans des concepts au mépris des identités individuelles, il y a des intervenant.e.s qui ont entrepris une réflexion profonde, féministe, autour de la victime et de son histoire.

Un peu plus de trente ans après la création des refuges pour femmes battues, nés du mouvement féministe et à l'heure où la partie francophone du pays œuvre à mettre en place dans une société multiculturelle un dispositif coordonné de lutte contre les violences entre partenaires, notre réflexion a pour but d'analyser les réalités de l'intervention féministe, ses apports mais aussi ses difficultés.

Alors, c'est vrai que nous aurions aimé pouvoir dans cet article raconter la force d'un mouvement féministe belge présent et actuel, fédérateur autour de la question des violences conjugales. Pouvoir écrire comment nos groupes

de réflexion, nos réseaux, nos intervenant.e.s de terrain sont solidaires dans une pensée féministe. Malheureusement, nous ne venons pas vraiment avec des choses de cet ordre-là ! Et pourtant, il ne serait pas honnête de s'arrêter là sans dire que la mise en mouvement des femmes dans les années 70 n'a donné lieu qu'à un constat amer. Nous ne pouvons pas dire qu'il n'existe rien. Non, il y a eu grâce au mouvement féministe belge de ces années-là une lente marche vers la construction d'une politique d'égalité des chances qui a le mérite d'exister même si nous devons être constamment vigilant.e.s quant aux orientations qui peuvent en être données.

Nous pouvons donc dire qu'il y a quelque chose mais que ce quelque chose est fragile et nécessite le questionnement. Ce quelque chose de significatif mais de fragile, on peut le retrouver dans l'aboutissement de nombreuses concertations entre nos pouvoirs publics et des expert.e.s engagé.e.s dans la lutte contre les violences faites aux femmes, parmi lesquels le CEFA, avec la définition de la violence entre partenaires, adoptée par nos Ministres en février 2006.

La définition dit ceci : « Les violences dans les relations intimes sont un ensemble de comportements, d'actes, d'attitudes, de l'un des partenaires ou ex-partenaires qui visent à contrôler et dominer l'autre. Elles comprennent les agressions, les menaces ou les contraintes verbales, physiques, sexuelles, économiques, répétées ou amenées à se répéter, portant atteinte à l'intégrité de l'autre et même à son intégration socioprofessionnelle. Ces violences affectent non seulement la victime mais aussi les autres membres de la famille, parmi lesquels les enfants. Elles constituent une forme de violence intrafamiliale. Il apparaît que, dans la grande majorité, les auteurs de ces violences sont des hommes et les victimes, des femmes. Les violences dans les relations intimes sont la manifestation, dans la sphère privée, de la relation de pouvoir inégale entre les femmes et les hommes encore à l'œuvre dans notre société. »

Nous avons peut-être tendance, parfois, à nous dire découragé.e.s parce qu'on pense ne pas avoir grand-chose entre les mains, alors que nous avons une définition de la violence entre partenaires, la mise en mots d'un argument de combat social.

Cette définition nous apprend que la violence entre partenaires est analysée comme une construction de la société. En cela, on parlera d'une approche sociologique de genre. Cette approche nous apporte une lecture des faits

permettant de montrer comment les relations hommes/femmes interviennent dans le fonctionnement social, comment dès lors la violence entre partenaires est inscrite directement dans la société. Ainsi, les différences entre les rôles attribués aux hommes et aux femmes entraînent une hiérarchisation des places occupées et une inégalité de pouvoir répétée par le mécanisme de la reproduction culturelle et ceci, presque toujours au détriment des femmes. De cette lecture, on placera la violence conjugale sur le terrain des rapports de pouvoir, de domination et de comportements contrôlant notre société, issue d'une structure sociale axée sur l'inégalité des sexes et rôles sociaux. Cette construction sociale engendrant des représentations qui affectent, au-delà des liens tissés, les protagonistes de la relation mais également la société dans son ensemble, c'est par conséquent le regard des intervenant.e.s-mêmes qu'il faut sonder.

La **résistance** dont nous parlions en introduction à cette réflexion se manifeste dans l'expression de toute une série de mythes sur la violence véhiculés dans l'intervention qu'il est plus souhaitable d'entretenir, s'évitant ainsi l'exercice de la remise en question. Attitude plus confortable évidemment. En effet, notre socialisation est vectrice d'arguments qui ne sont pas neutres dans l'intervention auprès des femmes. La (re-)production de l'idéologie dominante est inscrite au cœur même de la société, de notre socialisation et, sans en être toujours conscients, les individus portent cette valeur en eux, laquelle se traduit par des jugements sur les rôles attendus des hommes et des femmes, des représentations fortes qui viennent légitimer et renforcer l'ensemble des normes sur lesquelles notre société repose. C'est un peu l'histoire de l'œuf et de la poule ou encore l'image du serpent qui se mord la queue. Sauf que malheureusement, ces images d'Épinal ont raison de notre capacité de réflexion et de distanciation. Qui est-on pour considérer à la place d'une femme que les liens du mariage, a fortiori quand ils comprennent des enfants, sont importants à préserver ?

Ainsi, on retrouvera dans les débats de société actuels sur la place des femmes, une très belle illustration de cette résistance et de la récupération que l'on peut faire des arguments prônant l'égalité en montrant comment la crise de la masculinité peut servir les intérêts de la société et est un des arguments pour reproduire cette idéologie dominante. Prenons le temps de réfléchir sur le paradoxe suivant. Il serait intéressant d'analyser les fondements de certaines théories expliquant la violence dont sont victimes les hommes. En effet, ne disposant pas de chiffres confirmant l'ampleur du problème, les

arguments utilisés sont pour la plupart tirés de cas particuliers et ensuite généralisés à une hypothétique problématique sociale.

Nous n'avons pas non plus de chiffres qui reflètent l'ampleur du problème de la violence faite aux femmes, mais nous observons des maisons d'hébergement qui ne désemplissent pas, une ligne spécialisée en violence conjugale lancée en novembre 2009 et qui sur sa première année de fonctionnement comptabilisait sur l'ensemble pas moins de 60 % d'appels de femmes victimes de violence conjugale.

Si nous nous basons sur la même logique qui fait fonctionner le mythe et alimente la résistance, on constatera que la société fait écho d'un double discours complètement contradictoire. D'une part, la violence faite aux femmes n'est pas facilement considérée et admise comme une problématique culturelle engendrée par la société puisqu'il s'agit de déviances et de cas affectés par une marginalisation de départ. En parallèle, la violence faite aux hommes, telle que révélée par les théories récentes, est considérée comme une problématique sociale et culturelle résultant du renversement des rôles sociaux de sexes. L'argument de la socialisation des sexes tantôt ignoré par la société vient subitement servir la cause de la problématique des hommes battus. Il va sans dire que notre étonnement est aussi grand que le chantier sur lequel nous devons continuer à œuvrer.

Le titre choisi pour cet article relève également une autre dimension. Nous avons parlé de résistance, à présent abordons la question de l'**aliénation**.

« Les féministes sont des idiots qui n'ont rien compris aux subtilités des relations hommes-femmes et qui refusent d'admettre d'autres possibles » entendrons-nous certainement encore longtemps comme une lente plainte lorsque une voix – la nôtre ? - se fait entendre dans l'auditoire pour parler de son militantisme. Plainte du temps, d'un <sup>xxi</sup> siècle où l'on postule l'homme comme accidenté par des valeurs, nouvelles, entrées en collision avec les précédentes. Faisant s'effondrer le château de cartes. Plainte hors temps, dirait-on à raison, des siècles passés et lointains déjà jusqu'à nos jours, où ont toujours cohabité des hommes et des femmes depuis le premier jour. Si le féminisme n'est pour certain.e.s qu'un mouvement récent issu d'une solidarité féminine née dans les années 70, il avait déjà commencé à se mettre en route bien avant... Et s'il est restrictif de ne retenir que les quarante dernières années, relire l'histoire avec d'autres yeux est un exercice éclairant.

Puisque les féministes sont tantôt accusées de manque de clairvoyance, tantôt de malhonnêteté, il faut peut-être mettre de la lumière là où on pense qu'il n'est point utile de le faire ou plus généralement là où l'on n'imagine même pas qu'il faille le faire.

Les féministes sont des idioties, voyons. De quelle idiotie parle-t-on ? De quel féminisme parle-t-on ?

Nous ne crions pas à l'irrespect en réponse à cette affirmation. Se plaçant du côté de celles et ceux qui le considèrent comme tel, nous pouvons entendre l'argument puisqu'il ne s'agit en somme que d'un stéréotype. Schéma perceptif associé à une vague idée reçue de ce qui pourrait mouvoir les féministes, ce stéréotype contribue à rassurer le quidam confronté à une opinion différente et à constituer derechef un phénomène social destiné à protéger ce qu'il considère comme des acquis, lesquels se retrouvant contrariés. « Rien n'est jamais acquis à l'homme » disait le poète. Mais allons plus loin car le stéréotype vient toujours de quelque part...

Les victimes qui s'adressent par exemple à la ligne téléphonique mentionnée plus haut y trouvent une écoute bienveillante et sans jugement. Mais les femmes rencontrées dans le cadre de recherches exploratoires racontent aussi avoir parfois vécu difficilement des interventions inadéquates où on les invitait, trop précocement, à reprendre du pouvoir sur leur vie, à s'émanciper au prix de la rupture des liens conjugaux, familiaux voire environnementaux. Quel pouvoir ? Aux yeux de quelles valeurs ?

Puisque rien n'est acquis, les plus avisé.e.s comprendront dès lors que, pour sortir de l'aliénation, le féminisme est à penser comme une praxis, comme un agir permanent qui se distingue de la fabrication et qui prend la mesure des subtilités des relations entre hommes et femmes, des réalités et des valeurs de chaque victime et qui, bien plus encore, prend en compte leurs nécessités. Dans ce sens, le féminisme devrait opter pour la non-conformité à un modèle résolutoire. Pas plus qu'il ne peut reposer sur un dogme, il ne peut souhaiter élaborer un nouveau système, un autre système, préférant la solution prudente qui consiste à penser et juger devant une réalité conjoncturelle au regard de l'histoire de chacune.

Le féminisme d'aujourd'hui n'est peut-être donc plus celui d'il y a trente ans. S'y enfermer, s'y aliéner, c'est prendre le risque de passer à côté des besoins

des victimes. Les acteurs/trices de terrain qui étaient présents au début le savent, les intervenantes qui rejoignent aujourd'hui la cause n'en ont pas toutes conscience, convaincues parfois qu'il faut se mettre en opposition pour mieux avancer. Se mettre en opposition contre quoi ? Contre un modèle qui écrase et qui domine les femmes, oui mais pas contre les femmes elles-mêmes.

Il y a un horizon mais celui-là ne peut s'encombrer de la représentation d'un modèle totalitaire dans lequel les particularismes seraient gommés. Les projections sont dangereuses car elles enferment et contraignent. Projeter, par le mécanisme du stéréotype, un univers hermétique et radical alourdit le fonctionnement du système.

Mais le stéréotype a des racines profondes et dès lors, il n'y a que par le questionnement et l'échange de savoirs et de pratiques entre organismes que l'intervention, fut-elle féministe, sera réellement appropriée. Parce qu'en effet, si la pensée est hermétique et face à l'éclatement du paysage institutionnel qui a besoin de cohérence et de partage, l'hermétisme peut bien malheureusement contaminer la structure et l'empêcher de s'ouvrir aux autres acteurs freinant ainsi la concertation et fragilisant alors davantage nos petites bases communes. Nous empêchant de nous unir face à la résistance, nous empêchant d'entendre ce que les femmes ont à dire.

Voici donc pour conclure les observations, miennes, de dix années de militantisme, d'analyse et de collaborations dans le secteur des violences conjugales. Au regard de l'histoire du CEFA, il nous manque en effet les vingt années de mouvement féministe qui ont précédé ainsi que les vingt autres qui ont assisté à la naissance de ce mouvement. Nous avons par contre les enjeux du futur à redéfinir afin de trouver, le plus justement possible, une voie qui puisse se situer entre la résistance et l'aliénation.

## Notes

1. Directrice de Cap Sciences Humaines asbl (UCL) et Présidente du CEFA

---

**CEFA**<sup>asbl</sup>  
[www.asblcefa.be](http://www.asblcefa.be)

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
et de la Province du Brabant wallon

